

# **ENQUÊTE À L'ARRIVÉE**

**Enzo BARTOLI**

Dépôt légal août 2014  
Droits d'auteur © 2014 Enzo Bartoli  
Tous droits réservés

## CHAPITRE 1

Quelques cristaux de givre s'accrochaient encore sur les parcelles les moins exposées à la lumière du jour naissant. Émile Mercier coupa le contact de son antique R19 et sortit du véhicule. Le froid qui le saisit lui fit maudire encore un peu plus son petit-fils qui aurait dû se trouver là, à sa place, s'il ne s'était une fois de plus livré à quelques excès lors de sa soirée étudiante de la veille. Il attrapa sur la banquette arrière le sac préparé par sa femme qui contenait un thermos de café chaud, son déjeuner de midi et la bouteille de blanc qu'il partagerait au fil de la journée, avec les quelques pêcheurs habitués des lieux.

En descendant la pelouse râpée pour rejoindre les bords du lac Daumesnil, il reconnut d'ailleurs le plus fidèle d'entre eux, Bertrand, dit bien sûr Béber pour quiconque le croisait ne serait-ce qu'une fois au cours de son existence.

Émile Mercier jeta un œil à sa montre, se fit la réflexion qu'avec ce froid, les clients ne risquaient pas de se bousculer tout de suite, et s'accorda le droit de faire un détour jusqu'à son vieux copain pour lui proposer un café brûlant, dans lequel il ajouterait comme à son habitude une rasade de sa gnôle personnelle.

Pas un souffle de vent ne venait iriser la surface du lac, de rares moineaux sautillaient frileusement à prudente distance du pêcheur. Le bois de Vincennes connaissait à ces heures-là ses instants les plus calmes, entre agitation nocturne de la faune qui peuplait les lieux aux heures sombres, jusqu'à l'arrivée des premiers joggers ou footballeurs du samedi. Seule la rengaine lancinante du périphérique trop proche empêchait de savourer pleinement ce court répit.

- Je croyais que c'était le gamin qui devait ouvrir aujourd'hui.

Béber n'avait pas quitté des yeux son bouchon. Il savait bien ce ne pouvait être que son pote « le loueur de carcasses », comme il l'appelait le plus souvent, qui approchait dans son dos.

Émile admit la chose avec le fatalisme de l'habitude.

- Il devait, comme tu dis.

Le pêcheur s'arracha enfin à la contemplation fascinante de son bouchon pour accorder un regard complice à l'arrivant. Son œil brillait d'une lueur trop malicieuse pour un homme de son âge. Avec l'aisance du titi parisien qu'il avait été, il fit passer le mégot de sa roulée d'un coin à l'autre de ses lèvres gercées, avant d'asséner d'un ton définitif :

- Il m'avait dit qu'il avait une grosse soirée de prévue. Je m'attendais bien à te voir là.

Même s'il ne l'aurait jamais avoué en public, Émile savait lui aussi que son petit-fils ne parviendrait pas à se lever ce matin. Mais surtout, ça lui était parfaitement égal. À cette époque de l'année, il n'ouvrait sa cabane de location de barques que dans le seul but de s'occuper. Et s'il proposait au gamin de le remplacer, c'était juste un prétexte pour lui refiler la petite enveloppe d'espèces qu'il lui accordait mensuellement... plus de l'argent de poche qu'un véritable salaire.

- Café ou blanc ?

- À cette heure-ci...

Béber fit mine de réfléchir en même temps qu'il extirpait de la poche intérieure de sa parka, la flasque d'eau-de-vie qui ne devait jamais le quitter.

-... On se les gèle ce matin. Café !

Émile fit le service dans deux quarts d'aluminium qu'il tenait encore de son service militaire, effectué presque quarante-cinq ans plus tôt, et refusa le supplément alcoolisé

proposé par Béber. Il avala la première gorgée en se brûlant sur le rebord métallique et se mit lui aussi à contempler le bouchon immobile. Un remous venant de la bourriche jetée au pied du pêcheur remonta à la surface.

- Une petite tanche, le renseigna Béber avant même qu'il ne pose la question.

- C'est toujours ça, répondit-il histoire de dire lui aussi quelque chose d'important.

Les deux hommes firent durer leur café. Émile Mercier s'octroya sa première cigarette de la journée. Il ne s'en autorisait que six par jour, pas une de plus, pas une de moins. Il en alluma deux en même temps et tendit la seconde à son camarade. Le mégot sans forme de la roulée fut éjecté d'un coup de langue savant et une Gauloise toute neuve prit sa place au coin des lèvres.

- De toute façon, il aurait fallu que tu viennes pour aider le gamin, affirma sentencieusement Béber.

- Parce que tu crois peut-être que ça va être l'affluence, par ce temps-là ?

- Bien sûr que non ! Mais tout seul, il aurait pas su quoi faire. Regarde.

Le pêcheur désignait d'un menton mal rasé l'étroit chenal qui séparait l'île de Bercy de celle de Reuilly. Émile Mercier plaça en visière sa main qui tenait la cigarette, pour scruter la rive opposée dans la direction indiquée par le pêcheur. Il repéra immédiatement les deux barques qui dérivèrent mollement à quelques mètres l'une de l'autre.

- Bordel de merde, grommela leur propriétaire ! Il laissa retomber son bras le long du corps et manqua d'écraser son mégot sur la joue de Béber, qui évita de justesse la main ballante.

- Fais gaffe, merde !

- Hein ? Ah oui, excuse-moi.

Il contempla le triste spectacle encore quelques secondes avant de se résoudre à réagir.

- Bon, je sais ce qu'il me reste à faire.

- T'as ton machin à moteur ?

Le pêcheur faisait allusion au petit moteur hors-bord que Émile Mercier s'était résigné à acheter quelques années plus tôt, lorsqu'il avait compris que ses forces ne lui permettraient bientôt plus de ramener seul les rameurs trop maladroits ou les barques abandonnées sur la rive par des clients indécents.

- S'il veut bien démarrer, oui. Allez, j'y vais.

- Je passe te voir tout à l'heure.

- Pour le blanc ?

- Pour le blanc !

Ce fut une petite consolation, pour le loueur, de constater en arrivant sur son ponton que les autres barques étaient encore accrochées ensemble. Quelques mois plus tôt, c'était en effet l'ensemble de sa « flotte » qu'il avait retrouvée dérivant sur le lac. Bien qu'il mette systématiquement sous clé les rames de ses embarcations, et qu'il réinvestisse à chaque fois dans des cadenas toujours plus gros, il était régulièrement confronté à ce problème. Ça arrivait les week-ends, vraisemblablement lorsqu'une bande de gamins passant par là, au retour d'une nuit trop arrosée, ne savait plus quoi inventer pour épater la galerie.

Émile Mercier sortit d'une poche de pantalon un énorme trousseau de clefs, mit comme tous les jours quelques secondes avant d'identifier celle de la porte de sa cabane, l'ouvrit et, d'un seul coup d'œil, put constater que rien n'avait bougé à l'intérieur. Le frigo dans lequel il stockait quelques canettes de sodas et de jus de fruit ronronnait à sa place. Les rames reposaient sur leur support. Les gilets de sauvetage prévus pour les enfants, ou pour les

adultes peu téméraires, étaient toujours entassés sur leur étagère sous laquelle se trouvait le moteur hors-bord.

Le propriétaire des lieux s'en empara, ouvrit le bouchon du minuscule réservoir et jugea préférable de compléter le niveau. Ceci fait, il ressortit l'installer sur le plus petit des canots.

Il actionna le lanceur une bonne dizaine de fois sans qu'il ne se passe rien. Puis, alors qu'il s'apprêtait à renoncer, le minuscule moteur deux-temps daigna tousser de façon encourageante. Enfin, sur une traction un peu plus énergique, l'hélice se mit en marche en brassant une eau trouble à la couleur peu ragoûtante.

Émile Mercier se saisit de l'anneau de corde et des pagaies de secours dont il s'était muni, détacha l'embarcation et prit place à bord. Le moteur tournait cette fois avec une régularité plus rassurante. Les deux barques n'avaient plus bougé. Il lui fallut moins d'une minute pour rejoindre la première.

Un seul coup d'œil à l'intérieur le conforta dans ses soupçons concernant les auteurs de cet acte de vandalisme. Les cadavres d'une bouteille de whiskys et une autre de vodka gisaient dans le fond de l'embarcation. Il y avait visiblement eu trop-plein pour au moins l'un des gamins, au vu des flaques de vomi à moitié séché qui tapissaient les bancs. Une chemise dans un état effroyable avait également été abandonnée.

Le propriétaire eut à son tour un haut-le-cœur qu'il parvint à retenir au prix d'un suprême effort. Sans Kärcher à disposition, il allait devoir nettoyer à la main cette abomination et cette perspective ne l'emballait pas outre mesure.

Doutant que son moteur soit suffisamment puissant pour remorquer les deux barques, il hésitait à récupérer la seconde pour tenter de n'effectuer qu'un seul voyage. Ses doigts commençaient à s'engourdir sur la poignée d'accélérateur et il se décida à tenter le coup. Après avoir amarré la première, il mit un petit coup de gaz pour la rejoindre. Il espérait la trouver dans un meilleur état.

Elle l'était.

Il n'y avait qu'un seul cadavre à son bord, et pas de bouteille cette fois. Il mesurait environ un mètre quatre-vingt et n'était qu'une plaie sanguinolente.

Pour le coup, Émile Mercier ne put rien retenir et se vida dans les eaux sales du lac.

## CHAPITRE 2

- Tu parles d'un merdier ! Ça fait combien de temps qu'on n'en avait pas trouvé un comme ça ?

Chadly Limam conserva l'œil rivé dans le viseur de son appareil numérique et répondit machinalement à son collègue, tout en continuant de mitrailler l'intérieur de la barque.

- J'en sais rien.

- T'étais pas là pour celui du jardin des plantes, y'a un peu plus d'un mois ?

- Non.

- C'était pratique. Y'avait que le pont à traverser pour le déposer à l'institut médico-légal. Il aurait presque pu y aller à pied.

- Très drôle.

- Dis tout de suite que je t'emmerde.

- Tu m'emmerdes.

- Sympa.

Christelle Carlier, commissaire principale et chef de section à la brigade criminelle de la P.J Parisienne, regardait œuvrer les deux techniciens de l'Identité Judiciaire. Pour avoir déjà travaillé avec lui, elle savait que dans le cadre de son boulot en général, et lors de la levée de corps en particulier, le jeune lieutenant Limam ne supportait pas les conversations stériles. Il arrivait sur une scène de crime, ne prononçait plus une parole inutile et exigeait la même chose de son entourage. C'était son mode de fonctionnement et ses collègues n'avaient pas d'autre choix que de s'y plier. Ce que finit par accepter celui qui l'accompagnait ce matin-là, en se limitant à ne le questionner que sur leur préoccupation du moment : le cadavre de cet homme d'environ trente-cinq ans, retrouvé dérivant sur le lac Daumesnil.

- Tu as ce qu'il te faut ?

- J'ai.

- On passe à la suite ?

Le technicien était prêt. Combinaison, gants, calot, couvre-chaussure... Il allait ajuster son masque lorsque le divisionnaire Carlier arrêta son geste.

- Attendez une seconde, la proc est là.

Un gardien de la paix venait de soulever la rubalise pour laisser passer Danielle Labarthe, substitut de permanence en ce froid samedi, accompagné du commandant Gilles Tissandier, chef du groupe de doublure pour le week-end. Ils firent quelques pas en direction de la rive du lac et s'arrêtèrent à distance raisonnable pour que la proc puisse photographier d'un coup d'œil l'ensemble de la scène, sans risquer de la polluer.

Le commissaire Carlier vint à leur rencontre. Elle salua d'un bref mouvement de tête le commandant Tissandier, dont le physique de premier de la classe lui était plus que familier, et identifia sans peine la magistrate récemment nommée avant même que celle-ci ne se présente. « Une garce habillée en bonne sœur », avait-elle entendu à son sujet à travers les couloirs du Palais. Toute déplacée qu'elle était, la description collait parfaitement à la substitut. Un visage fin, de grands yeux bleus, une chevelure noire retenue par une stricte queue-de-cheval, mais la mine aussi sévère que sa tenue vestimentaire : un tailleur gris à la jupe descendant sous les genoux, un chemisier blanc à col fermé, une paire de mocassins à talons plats. Pas la moindre trace de maquillage et pas le moindre bijou. Elle plut instantanément à Christelle Carlier.

Gilles fit de sobres présentations, qu'elles trouvèrent pourtant toutes deux superflues, puis interrogea le lieutenant Limam sur ses premières constatations.

- Sans doute battu à mort avec un objet contondant, genre batte de base-ball, mais difficile d'être catégorique sans toucher au corps. J'aimerais bien d'ailleurs voir arriver le légiste, histoire d'avancer un peu. On allait procéder aux premiers prélèvements quand vous êtes arrivés.

- Ça s'est fait ici ?

- Pas dans la barque en tout cas. Pas assez de sang...

Il désigna alors une autre zone, délimitée elle aussi par une rubalise et sécurisée par deux autres gardiens.

- Il s'est passé quelque chose là-bas. Il y a un peu de sang, des empreintes de semelles différentes de celles de la victime et aussi des traces de roues. Je verrais bien le corps transporté dans le coffre puis traîné au sol jusqu'à la barque. On va essayer de vous confirmer ça.

Le substitut Labarthe, qui n'avait pas détourné son regard de la dépouille, demanda d'une voix dépourvue de toute émotion.

- La victime ?

- Un homme de trente-cinq, quarante ans maximum. On en saura peut-être plus quand on lui aura vidé les poches.

- Ça pourrait être un SDF ? s'enquit la magistrate. Il y en a beaucoup qui squattent dans ce secteur, sous des tentes ou dans des cabanes de fortune.

- Ce serait surprenant. Jean de marque Diesel, chaussures Bexley... Je ne sais pas encore d'où vient la veste, mais c'est aussi du haut de gamme. Et même si c'est difficile à croire quand on le voit comme ça, ça devait être quelqu'un de soigné. Il était rasé de la veille. Les ongles sont coupés court...

Danielle Labarthe désigna ensuite l'autre embarcation, que les policiers avaient amarrée juste à côté. Elle fit avec précaution encore deux pas en avant, pas plus pour ne pas risquer de polluer les analyses futures, mais suffisants pour que les remugles de vomissure parviennent à lui arracher une grimace. Gilles Tissandier l'avait informée qu'une autre barque avait été décrochée et lui avait vaguement décrit ce qu'ils y avaient trouvé à leur arrivée. Chadly Limam lui confirma qu'ils allaient effectuer les prélèvements nécessaires sur la chemise et relever les empreintes sur les bouteilles vides, avant de placer le tout sous-scélé.

- Très bien.

La magistrate se tourna vers les deux cadres de la PJ.

- Vous me parliez en arrivant de l'individu qui a découvert le cadavre...

- Mercier, qui gère la location des barques, répondit Christelle. Il est dans sa cabane, avec le capitaine Guilbert et un pêcheur qui se trouvait également sur les lieux. On y va ?

- J'allais vous le proposer.

Ils abandonnèrent les deux techniciens de l'I.J. Danielle Labarthe se retourna une dernière fois sur le jeune Chadly Limam, dont elle avait entendu le plus grand bien, ce qui lui permit de voir arriver le docteur Aubertin, le légiste tant attendu. Tout comme Tissandier, elle était impatiente d'entendre ses premières conclusions.

La porte de la cabane était restée entrouverte. Le commandant l'ouvrit en grand pour laisser entrer le substitut et sa chef de section. Le capitaine Pascal Guilbert, dit « Tonton », force tranquille du 36, quarante et quelques années dont dix-sept passées à la brigade criminelle, était assis sur une glacière de camping. Il se leva à l'entrée de ses supérieurs et

de la magistrate. Christelle Carlier fit de sobres présentations avant de se consacrer au propriétaire de la cabane. Émile Mercier hésitait à tendre la main aux arrivants. Il y renonça et, à leur demande, répéta docilement ce qu'il venait de raconter par le menu au policier venu l'interroger

À la fin de son récit, Danielle Labarthe s'adressa au pêcheur, plus tôt sur les lieux, pour savoir s'il n'avait vraiment rien remarqué à son arrivée. Le vieil homme eut juste une grimace d'impuissance.

- Y faisait à peine jour et non, y'avait pas un bruit, lâcha-t-il en faisant passer une énième fois son mégot d'un bord à l'autre de ses lèvres.

- Bon, dans ce cas, on va vous laisser finir avec le capitaine, lui répondit-elle en se dirigeant vers la porte, peut-être impatiente de quitter cette baraque de planches humides. Elle ressortit et respira une grande bouffée d'air frais. En levant les yeux au-dessus de sa tête, elle repéra sous l'avancée du toit une caméra de vidéosurveillance. Elle se précipita à nouveau à l'intérieur.

- La caméra, là.

Le capitaine Guilbert brisa net ses espoirs :

- C'est vide. Il y a juste la boule.

- Une idée de mon petit-fils, lui expliqua le loueur. Il espérait que ça dissuaderait les vandales. Faut croire que ça ne suffit pas...

Elle sortit cette fois pour de bon, un peu vexée d'avoir cru si vite en sa bonne étoile. Tissandier et Carlier lui emboîtèrent le pas. Elle attendit de s'être éloignée de quelques mètres pour s'adresser à eux.

- Votre ressenti ?

L'économie de paroles ne choquait pas Christelle. Peut-être aurait-elle simplement préféré qu'elle attende d'avoir vu le légiste pour leur demander leur « ressenti ». Elle allait pourtant lui répondre lorsqu'elle repéra, de la route surplombant le lac, une silhouette élancée qui arrivait sur eux au pas de course. Un homme jeune, pas plus d'une trentaine d'années, suffisamment Beau gosse pour que ses collègues l'aient aussitôt affublé de ce surnom lors de son intégration au sein du groupe, trois ans plus tôt. Malgré l'heure indue, il faisait preuve d'une élégance un peu trop raffinée pour un flic, même pour un membre de la brigade criminelle. C'est du moins l'idée qui traversa l'esprit de Danielle Labarthe lorsque Gilles fit les présentations.

- Le lieutenant Guilhem Lanternier, le binôme du capitaine Guilbert. On l'a envoyé faire le tour du quartier, voir justement si on pourrait compter sur au moins une caméra de vidéosurveillance.

Il avait prononcé ces mots en même temps qu'il interrogeait son OPJ du regard. Sa réponse fut catégorique :

- Faudra pas compter là-dessus ! Les plus proches sont celles d'un restaurant, le Chalet du Lac, mais ce serait un miracle que notre type soit justement passé par là.

- Je vois où c'est. Et c'est vrai que c'est un peu loin. Je suppose que c'est fermé ?

- Il est encore un peu tôt, même pour le personnel de cuisine...

Il vérifia l'heure sur son téléphone portable.

- ... Mais ils ne devraient plus tarder.

- J'ai un peu de mal à croire qu'on obtienne quelque chose par ce biais, surtout si le corps est arrivé là en voiture, mais ça vaut peut-être le coup de les attendre, histoire de voir ce qu'on peut récupérer. Tu t'en charges ?

- Pas de problème !



Le « Beau gosse » remonta en direction du restaurant. La substitut, toujours escortée de Carlier et Tissandier, rejoignit le légiste et les techniciens de l'I.J.

En chemin, Danielle Labarthe relança les policiers :

- Vous ne m'avez pas répondu.
- Pardon ? s'enquit Christelle.
- Votre ressenti.
- Oui, c'est vrai. Excusez-moi.
- Il n'y a pas de mal.

Elle marqua un temps avant de se lancer :

- J'aimerais évidemment que l'I.J nous dégote un lien tangible entre le contenu des deux barques. Ça nous laisserait espérer au crime crapuleux, peut-être commis par des individus ivres morts ou camés jusqu'aux yeux. Et avec ce qu'ils nous ont laissé, on devrait pouvoir les identifier rapidement.

- Vous croyez à cette thèse ?
- Par principe, je crois en tout.

Pour la première fois, la substitut lui offrit un infime sourire.

- Ce n'est pas moi qui vous donnerais tort sur ce point, admit-elle. Mais j'avoue qu'en l'occurrence, j'ai un peu de mal à y croire moi-même.

La chef de section eut le même sourire pour lui confirmer qu'elles étaient toutes les deux sur la même longueur d'onde.

Le docteur Aubertin se tenait penché sur la victime. À leur arrivée, il se redressa et retira ses lunettes pour les essuyer d'un geste machinal à sa cravate. Il les réajusta sur son nez avant de s'adresser sans plus de manières aux arrivants.

- J'ai ce qu'il me faut pour le moment, on va pouvoir emballer.
- Qu'est-ce que vous pouvez nous en dire, demanda Labarthe ?
- Il a succombé aux coups qu'il a reçus, j'ai peu de doute sur ce point.
- Il y a longtemps ?
- Je dirais entre trois et cinq heures.
- Et concernant l'arme ?
- Je partage l'idée du lieutenant Limam, une batte de base-ball, ou un manche de pioche ; quelque chose de propre en tout cas. Pas un vulgaire bout de bois que l'assassin aurait trouvé sur place. Mais je serai plus précis après l'autopsie.

- Et vous êtes aussi d'avis que ça s'est passé ailleurs qu'ici, avant qu'on le jette dans cette barque ?

- Tout à fait. Mais vous savez que vous pouvez lui faire confiance. Il est bon, votre petit gars !

Chadly eut un haussement d'épaules empreint de modestie tandis que Gilles se faisait la réflexion qu'avec ses cheveux blancs et sa calvitie qui gagnait du terrain, le légiste prenait de plus en plus des allures de grand-père gâteau.

Danielle Labarthe avait retrouvé la froideur qu'elle avait abandonnée un court instant avec la divisionnaire. Elle conserva le même air grave pour jeter un œil à sa montre et demander :

- Vous en avez fini avec la levée de corps ?
- C'est bon pour moi.
- Vous pourrez procéder à l'autopsie dans la foulée ?

Sa réponse s'adressa plus particulièrement à Gilles :

- Si vos collègues ne m'en ont pas trouvé dix comme ça cette nuit, je devrais pouvoir faire vite. Vous m'envoyez qui ? Pas Lanternier, j'espère.

La question ne révélait pas un quelconque ressentiment entre le « Beau gosse » et le légiste, au contraire. Les deux hommes s'entendaient même très bien, partageant un goût prononcé pour une forme d'humour noir pas toujours raffinée. Seulement, si Guilhem Lanternier pouvait entendre les pires horreurs, il supportait plus difficilement leur vision. Certes, il pouvait encaisser la vue d'un cadavre retrouvé dans un délai raisonnable, mais s'il datait un peu, ou si des circonstances particulières rendaient la scène plus difficile, il ne fallait plus compter sur lui. C'est comme ça que, trois ans plus tôt, peu de temps après son arrivée au sein de la brigade, il n'avait pas osé évoquer ce qu'il considérait comme une faiblesse et avait assisté, sur demande de son supérieur, à une autopsie pratiquée par le docteur Aubertin. Le malheureux avait vainement tenté de faire passer son malaise sur le compte d'une allergie à l'éther, personne n'avait été dupe, surtout pas le légiste, et Guilhem faisait depuis l'objet de plaisanteries récurrentes à ce sujet.

- Aucun risque, le rassura Gilles. C'est notre procédurier qui va vous accompagner. Le capitaine Cioni.

- Parfait !

Le légiste s'apprêtait à « rentrer à la maison » comme il se plaisait à appeler l'institut médico-légal. Christelle Carlier l'arrêta dans son élan.

- Un portefeuille sur lui ? Des papiers ?

Le docteur Aubertin eut une grimace.

- Il semble avoir ça dans une poche intérieure, mais je vous demanderais de bien vouloir patienter jusqu'à l'institut. Le corps est dans un tel état que je préférerais effectuer les radios avant de trop le manipuler. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

- Aucun, docteur. Et comme d'habitude, on compte sur vous pour nous raconter qui était ce type-là...

- Je vais voir ce que je peux faire, la rassura le médecin de son sourire paternaliste.

La divisionnaire revint à son chef de groupe.

- Vous vous assurez que l'I.J ait bien effectué tous les prélèvements nécessaires dans l'autre barque ?

- Je ne suis pas inquiet sur ce point, mais je vais les voir tout de suite.

Durant ces échanges, le commissaire Carlier avait senti sur sa nuque le regard insistant de la magistrate. Elle lui fit face et adopta un ton aussi direct que le sien.

- Je vous écoute.

- Vous vous accrochez quand même à cette piste ?

- Je ne vais en tout cas pas l'abandonner sans être certaine que je peux le faire.

- Évidemment, mais sans vouloir paraître défaitiste, ça me semble trop simple. Quoi qu'il en soit, vu les circonstances, je vous propose de travailler en flagrance jusqu'à ce qu'on sache ce qu'il en est exactement de ces prélèvements. Ça vous va ?

Christelle acquiesça tandis que le légiste donnait ses directives pour l'enlèvement du corps. Cinq minutes plus tard, la fermeture éclair de la housse se refermait sur ce qui avait été un visage humain. Deux gardiens de la paix firent glisser la dépouille sur une civière avant de la charger à bord du VSL. Ils prirent ensuite la direction du quai de la Rapée.